

# La Commune

## *Et balancez mes cendres sur Mickey*

*Arrojad mis cenizas sobre Mickey*

**écrit et mis en scène par  
Rodrigo García**

**avec Núria Lloansi, Juan Lorienté,  
Gonzalo Cunill**

DU 28 JANV. AU 15 FÉV. 2015  
MAR, MER 19H30  
JEU, VEN 20H30  
SAM 18H  
DIM 16H

SPECTACLE EN ESPAGNOL  
SURTITRÉ

DÉCONSEILLÉ AUX - DE 16 ANS

DURÉE 1 HEURE 15

contact presse Claire Amchin  
+33 (0)1 42 00 33 50 – +33 (0)6 80 18 63 23  
claire.amchin@wanadoo.fr

visuels téléchargeables sur  
[www.lacommune-aubervilliers.fr/presse](http://www.lacommune-aubervilliers.fr/presse)

# Aubervilliers

# Et balancez mes cendres sur Mickey

écrit et mis en scène par  
**Rodrigo García**

en espagnol surtitré

traduction française  
**Christilla Vasserot** (éd. Les  
Solitaires Intempestifs, 2007)

avec **Núria Lloansi,**  
**Juan Loriente, Gonzalo Cunill**

création lumière  
**Carlos Marquerie**  
assistant à la mise en scène  
**John Romão**  
design des projections  
**Ramón Diago**  
direction technique  
**Gérard Espinosa**

production déléguée **hTh CDN**  
**de Montpellier**  
coproduction **La Carnicería**  
**teatro, Théâtre National de**  
**Bretagne Rennes, Bonlieu**  
**Scène nationale Annecy**

spectacle créé le 14 novembre  
2006 au TNB Rennes

LA COMMUNE CENTRE DRAMATIQUE  
NATIONAL D'AUBERVILLIERS

DU 28 JANV. AU 15 FÉV. 2015  
MAR, MER 19H30  
JEU, VEN 20H30  
SAM 18H, DIM 16H

DURÉE 1 HEURE 15

DÉCONSEILLÉ AUX - DE 16 ANS

TARIFS

**23 €** NORMAL  
**18 €** + 65 ANS  
**11 €** HABITANT DE SEINE-SAINT-  
DENIS, DEMANDEUR D'EMPLOI,  
- 30 ANS, ÉTUDIANT, INTERMITTENT  
**9 €** COLLÉGIEN, LYCÉEN  
**6 €** NON-IMPOSABLE

## EN COMPLÉMENT

DIMANCHE 8 FÉVRIER 16H

### **Ciné-Gôûter**

Pendant que les grands sont au théâtre,  
les enfants goûtent au bar de La Commune  
puis découvrent au Cinéma Le Studio *Fantasia*.  
tarif 4,50€ - réservation souhaitable 01 48 33 16 16

LUNDI 9 FÉVRIER 18H30

### **Rencontre avec Rodrigo García**

à l'Institut National d'Histoire de l'Art, Paris  
dans le cadre du séminaire Théâtre en temps de crise  
de Martial Poirson, professeur à Paris 8  
réservation souhaitable 01 48 33 16 16

Aujourd'hui, les spectacles de Rodrigo García rencontrent rarement leurs destinataires réels : la jeunesse mutilée par la société de consommation, menacée d'une acculturation construite comme un destin politique.

C'est parce qu'il en souffre lui-même et qu'il l'a dit à plusieurs reprises - au point d'avoir senti parfois que cela inquiétait la validité de son art - que nous avons voulu très passionnément l'accueillir à La Commune. Là, il y retrouvera une jeunesse qui a besoin de ses spectacles, qui a besoin de leur puissance de choc comme une relance salutaire à son propre environnement.

Et ce sont ceux-là mêmes qui inspirent tant d'émotion à ces textes.

C'est aussi l'un des axes de notre projet pour La Commune: « Quel théâtre, et adressé à qui? »

**Marie-José Malis**  
déc. 2014

*Qui a mesuré la mer dans le creux de ses mains  
Qui a calculé avec ses paumes l'étendue du ciel ?  
Qui a pesé sur une balance la cime d'une montagne ?  
J'ai lu ça dans la Bible et j'ai entrepris de faire  
la liste de mes faiblesses, des renoncements et des  
moments fragiles dont j'arrive à me souvenir.  
Ensuite j'ai pensé à ce foutu ramassis de gens que  
j'ai eu l'occasion de rencontrer. Avant de constater  
qu'on finit toujours par mourir tout seul. Et avec  
tout ça, nous essayons de monter une pièce pleine  
d'espoir. Dur labeur*

**Rodrigo García**

C'est au scandale de nos existences mutilées, coupées de toutes émotions, relations et vérités que s'attaque violemment *Et balancez mes cendres sur Mickey*. Car, chez Rodrigo García la poésie est un sport de combat, une lutte où les mots se joignent aux corps pour mieux riposter. Saluée comme une œuvre de la maturité, la pièce montre sans fards les modes d'être ou plutôt d'inexistence – qu'induit la société de consommation. La mise en forme, quasi rituelle, de l'individualisme de masse est d'autant plus frappante qu'elle se double d'une profonde mélancolie : prise entre la solitude des villes et l'artificialité d'une nature en toc, l'humanité aurait-elle vendu son destin ? Si la question reste ouverte, ce n'est pourtant pas au désespoir que nous rive la performance des comédiens, mais à l'urgence d'un sursaut à hauteur de la beauté qui nous attend et nous appelle.

# Extrait

*J'entrais dans un bar et je me disais à moi-même :  
ici commence une nouvelle vie. Faut y aller  
franco. Tu regardes les gens, tu t'attardes sur les  
visages, table par table, tu choisis une personne, tu  
t'approches d'elle et tu lui proposes une nouvelle vie  
à deux.*

*Puis tu quittes le bar en compagnie de cette personne  
et tu la baises sans capote pour avoir des gosses, et si  
la personne que tu choisis est du même sexe que toi,  
tu la baises sans capote mais tu téléphones en Russie  
ou en Amérique latine pour commander un gosse et  
te le faire envoyer par DHL.*

*Et c'est une nouvelle vie qui commence.*

*Jusque là, je n'avais jamais associé l'idée de  
compagnie à l'idée de nouvelle vie, c'était la  
première fois.*

*Et rien de plus simple : aller au bar, choisir une  
personne à n'importe quelle table et lui proposer une  
nouvelle vie. La ramener à la maison et la baiser  
sans capote. Lui faire un gosse et ressortir acheter  
une télévision et un four à micro-ondes.*

# Mais pourquoi les spectacles de Rodrigo García énervent-ils tant ?

Plus brechtien qu'on ne pourrait le penser, le théâtre de Rodrigo García divise le public, enflamme les esprits, fait parler les spectateurs (et même ceux qui n'ont pas vu les pièces !) avec une passion et une virulence incroyables. Il provoque la parole. De là à dire qu'il est provocateur, il n'y a qu'un pas, vite franchi par ceux qui se sentent mal à l'aise en face de ce qui leur est montré, et renvoyé.

Mais contrairement à cette perception superficielle, Rodrigo García ne fait pas un travail provocateur, ou élitiste, chic et tendance. Ceux qui s'en tiennent là étant précisément de ceux qui font le chic et les tendances. Il s'agit de lire son travail dans la durée, une valeur pas très à la mode, justement. Et de chercher les fils qui passent d'un texte à l'autre, d'un spectacle à l'autre, d'une version à la suivante. Seuls comptent le temps présent, désastreux, qui échappe à toute prise, et les mots pour le dire, notre seule arme, si faible et pourtant notre seul soutien. Tous les mots sont conviés, sur le plateau de García : pas d'exclusion, pas d'ostracisme, pas de hiérarchie entre le noble et le vulgaire, le « cheap » et le « glamour », le populaire et le raffiné. Tous les mots sont permis. [...]

Certes, ce que ce théâtre nous montre n'est pas très agréable à voir : peu confortable d'assister, in situ, à la lente mise à mort des corps dans l'arène cathodique de la consommation. Et c'est sans doute là que les jeunes (et moins jeunes) s'y retrouvent : en utilisant la langue télévisuelle dominante, Rodrigo García la retourne comme un gant. Mais le plus frappant tient dans la tendresse du regard porté sur ce monde abîmé. Aucune morale, pas l'ombre d'un jugement porté, juste la vision rieuse d'un enfant qui vient de faire un sale coup. Oui, c'est plein de sales coups, le monde. Mais de les voir renverser, mis en jeu sur la scène, le spectateur ne peut rester indifférent. Emballé ou furieux,

le monde de García appelle une position ferme. Oui, c'est plein de sales coups, le monde. Exploder les codes de la morale, c'est finalement assez simple. Bien plus malicieux, bien plus judicieux le geste qui consiste à montrer que ces codes se logent partout, au fond de nous, y compris quand nous croyons, modernes, bien modernes, y avoir substantiellement échappé... C'est au fond ce geste-là que García ne cesse de reconduire. Son théâtre évite soigneusement de définir des zones pures et dégagées de toute responsabilité dans le désastre mondial - lequel concerne précisément le monde entier. Personne ne peut s'exempter des effets de la mondialisation. Personne ne peut se dédouaner de la chape morale qui déferle sur notre société moderne, elle qui s'était fondée sur la prétendue émancipation de toute loi morale. Les spectacles de Rodrigo García sont un éclatant symptôme de ce retour à l'ordre moral qui mine et infiltre tout discours, tout comportement, y compris les plus « progressistes » d'entre eux.

D'où la question de la provocation, que l'on ne peut éviter, tant elle fait partie, pour une partie du public, de la réception de son travail. Elle n'est pourtant jamais proclamée par Rodrigo García, et pourtant elle est bien à l'œuvre dans ses spectacles. Ou alors il faut lui donner un autre sens : naïveté assumée de penser que le théâtre peut encore « provoquer », essayer, éprouver, susciter, prolonger le geste. Mais le malentendu commence quand on se met à penser que ce qui est dit par l'auteur est ce que pense l'auteur : malentendu tragique ! Et là commence la mauvaise provocation. Il faut bien reconnaître que nos contemporains plongent parfois tête baissée dans cette ornière, et que leur regard n'est pas toujours en très bon état. Tant il est vrai qu'il se cultive, comme une langue étrangère, qu'il a besoin de matières pour s'exercer.

D'où viennent ces nombreux malentendus ?  
Et du coup ces réactions si violentes ?  
Principalement du fait que Rodrigo García, dans ses propositions, est absolument littéral. Il prend les choses au pied de la lettre, sans aucune volonté métaphorique - ce qui fait dire à certains qu'il n'est pas un poète. On peut d'ailleurs renverser la critique : García n'est pas un poète, parce qu'il refuse la métaphore, au profit de la lettre des choses. Il est donc un adepte de la prose, dont d'aucuns disaient qu'elle était la vérité de la poésie. [...]

Sur scène, Rodrigo García fait toujours parler quelques cauchemars récurrents, trois ou quatre, toujours les mêmes, parfois habilement déguisés. On peut les résumer dans cette petite liste, quasi exhaustive : la mise à mort de l'enfance, la torture de la nourriture, la violence politique de la porte fracassée, et l'homme qui résiste à la chose (marchandise) comme à l'animal. Formulation par trop synthétique, mais qui a le mérite de baliser un champ d'actions dans lequel on peut faire entrer une très large part de l'écriture et de la gestuelle scénique de Rodrigo García. [...]

**« On est dans la merde »  
Et alors, on fait quoi ?  
Ben, on s'en sort...**

On a toujours l'impression que les figures en scène dans les spectacles de Rodrigo García se sont repassées en boucle ce petit dialogue imaginaire. Qui ne l'est d'ailleurs finalement pas tant que cela. Les acteurs de Rodrigo García sont toujours dans cette posture de l'extrême. Ils ne reculent devant aucune des conséquences de ce qu'ils énoncent. Ce qui peut bien sûr étonner, c'est qu'ils ne le font pas au nom d'un personnage qui les masque, et qui finalement, dans toute la tradition théâtrale, les dédouane de ce qu'ils sont en train de faire. Or, tout ce que l'histoire du théâtre fait faire aux acteurs est, au sens propre, monstrueux : il s'agit bien de montrer ce qui ne se montre pas. Mais ils sont eux-mêmes protégés de ce monstrueux, par le

fait qu'ils l'agissent, le portent et l'interprètent au nom de personnages purement fictionnels. Rien de tel dans ce qu'ont à faire les acteurs de Rodrigo García. La frontière entre ce qu'ils font et ce qu'ils sont est infra-mince. Elle n'est plus délimitée par le masque massif de personnages « fictionnés ». Sans doute, ce qu'ils font est fait sur une scène, mais c'est leur être propre qui se trouve convoqué pour agir et s'exposer. Dans un entretien, l'acteur Juan Loriente s'en explique très clairement. Il montre avec finesse et honnêteté à quel point sa présence sur le plateau est parfois fortement fragilisée, précisément parce qu'il n'est pas protégé par le masque d'une fiction marquée.

Les acteurs de Rodrigo García ressemblent beaucoup à ceux qui sont dans la salle : ils sont jeunes, ont tous les attributs de la jeunesse mondialisée, ils parlent sa langue, adoptent ses codes, ses comportements. Et puis tout d'un coup : dérapage. Ils se dénudent, se recouvrent de nourriture, plongent dans le costume des héros de la consommation mondiale, Mickey ou le clown de Mac Donald.

Les esprits chagrins reprochent à Rodrigo García son nihilisme et son absence de parti pris. Certes, son théâtre ne résout pas les contradictions ; on peut même dire qu'il ne met pas en scène les conflits, mais leurs effets, partout où l'on peut les repérer. On remarque en effet l'absence totale de toute figure de pouvoir sur le plateau. On en voit les effets, les résultats sur les corps et les êtres. La scène ressemble à une gigantesque baratteuse, qui n'épargne rien, ni personne. Extinction du pur, du héros, du sauvé. C'est sans doute cela qui n'est pas supportable. Il y a là une vraie morale dans cette manière de montrer les corps. Comme le remarque Philippe Macasdar, directeur du Théâtre Saint-Gervais à Genève, et fidèle allié de Rodrigo García, il est parmi les derniers moralistes, tout en y ajoutant un côté Don Quichotte, prêt à toutes les batailles, fussent-elles illusoire et d'avance perdues.

Mais les choses se compliquent encore d'un

tour. Car la dénonciation de la marchandisation généralisée, en général, est elle-même critiquée de manière frontale et binaire. Le monde libéral, on le défend, ou on le combat. Avec Rodrigo García, les choses sont beaucoup plus compliquées : il reste au bord du Mac Donald, crache un coup par terre, mais ne le démonte pas... On peut même penser à certains moments qu'il aime y manger un « Macdo »...

Il y a chez lui une sorte de tendresse pour cette addiction marchande, les marques, les fringues, les voitures, les centres commerciaux, les modes, les tendances, les jeux, les nouvelles technologies, la publicité, les parcs de loisirs, les chaînes mondiales, etc. Un univers qu'il prend au sérieux, pour le retourner avec un humour froid et tranquille, avec cette volonté de comprendre comment le monde entier est en train de s'y sacrifier tête baissée. D'où l'engouement des très jeunes gens pour son théâtre. Ils y trouvent une langue qui parle la leur, et qui en même temps la montre sous son jour dégueulasse. Et cela fait du bien. C'est déjà ça. Pas énorme, mais c'est déjà ça. Une boussole. Après, il faut s'en servir, et survivre. [...]

Je me souviens de cette soirée d'été, à Avignon, où un cercle s'était constitué, devant la Chapelle des Célestins, après la représentation de *Et balancez mes cendres sur Mickey*. Une vingtaine de spectateurs se sont invectivés, avec une incroyable véhémence, pendant près d'une heure, pour dénoncer l'imposture, ou au contraire pour saluer la force inventive et le courage de l'artiste. Ce qui est frappant, quand on écoute ces prises de position (j'ai enregistré toute la conversation... !), c'est l'engagement de ceux qui parlent. C'est tout entier qu'ils prennent position, et ce qu'ils disent du spectacle dit en réalité beaucoup d'eux-mêmes. Comme si les spectacles de García étaient avant tout des matières « réfléchissantes », dans lesquelles les spectateurs se retrouvent (ou se détestent, ou détestent se retrouver). Parce qu'il parle en profondeur de ce que nous vivons — nous et pas Hamlet, nous et pas Électre.

**Bruno Tackels**, juin 2014,  
*Rodrigo García - Ecrivains de plateau IV*,  
éd. Les solitaires intempestifs

# Entretien avec Rodrigo García

En relisant le texte du spectacle, je pensais à ce vers de Borges : « Que rêvera l'indéchiffrable futur ? ». Et je me disais qu'à sa façon, ce spectacle tendait à « déchiffrer » ou à « rêver » ce futur pas si lointain qui a ses racines dans notre présent. Sauf que ce rêve a tout l'air d'un cauchemar. Le cauchemar de celui qui prend conscience de ce que la nature nous échappe de plus en plus. Par exemple, la forêt qui finit par être moins attrayante qu'Eurodisney... Est-ce bien le sens (ou un des sens) de ce spectacle ?

Il est vrai que le texte invite à se promener dans un territoire futuriste dévasté, ravagé et désolant. La ville comme terre en friche. Chaque adolescent comme terre brûlée. Chaque famille comme un champ stérile. Chaque école comme un désert maladroit et injuste. Chaque emploi, chaque travail, comme un bourbier. Chaque zone de la nature comme un coin dénaturé, manipulé à tour de bras et mal interprété. Je me suis efforcé de créer ce monde apocalyptique à partir de réalités et rien d'autre. En énumérant des événements et des lieux existants. Sans «fictionnaliser ». Par exemple, le texte qui parle d'un lac merveilleux et de ce que ce lac est devenu : on croit lire dans mon texte des passages de science-fiction, mais si l'on fait attention aux mots, on se rend compte qu'il ne parle que de l'état actuel des choses.

Le texte joue un rôle essentiel dans ce spectacle. Alors comment gérez-vous la relation entre ce qui se dit, ce qui s'énonce et ce qui a lieu sur scène – car il ne s'agit bien évidemment pas seulement de dire le texte ? Comment trouvez-vous le moyen d'articuler les deux sans verser dans la simple illustration ?

C'est de la pure intuition. La combinaison des deux constitue la genèse de la pièce, ce n'est pas quelque chose qui vient plus tard avec la mise en scène. J'ai créé cette pièce à Rennes, au Théâtre National de Bretagne, presque sans sortir du théâtre. Quand nous sommes arrivés et qu'on nous a répartis dans différents hôtels, j'ai demandé à ce qu'on m'installe un matelas au théâtre. Je savais que c'était le seul moyen. Le matin, j'écrivais. L'après-midi, les acteurs arrivaient. Le soir, j'appelais un service de pizza à domicile. C'est comme ça que la pièce a été conçue. Des textes et des actions, en parallèle. Voilà pourquoi ils ne sont jamais illustratifs. Ils sont nés pour cohabiter, pour ne pas que l'un soit écrasé sous le poids et la domination de l'autre. Le hasard et tout ce qu'il y a autour, c'est

important, à condition de faire preuve de sensibilité et d'avoir de la chance.

Je pense qu'il y a peut-être deux côtés dans votre œuvre. D'un côté, un poète et, de l'autre, un peintre. Mais les deux sont en étroite relation... non ? C'est l'avantage de n'être ni poète ni peintre. Je crois que, du fait de ma formation et de mes goûts, je passe le meilleur de mon temps à penser. N'oubliez pas que je ne connais rien au théâtre, rien. J'ai 43 ans, ça fait 21 ans que je fais des pièces de théâtre sans m'arrêter. Et chaque fois que j'entre en répétitions, je suis mort de peur. J'ai peur que les acteurs se rendent compte, qu'ils découvrent que je ne sais pas comment résoudre tel ou tel problème s'il se présente. Que je ne sais pas générer une action dramatique, présenter un conflit. Cette réalité fait que je travaille dur et que je trouve des formes substitutives pour créer du théâtre. Quand tous ces professionnels se mettent en colère et considèrent que ce que je fais « ne fonctionne pas en tant que théâtre », ils ont raison. Si je savais faire du théâtre, je le ferais. J'écrirais des dialogues, je saurais insérer ou enlever une musique pour créer une ambiance, je commanderais un décor à un scénographe. Mais je ne sais pas faire ça. Je n'ai jamais dirigé un acteur.

@ Théâtre du Rond-Point, 2007

# Rodrigo García

Rodrigo García est né en 1964 à Buenos Aires. De 1986 à 2013, il vit et travaille à Madrid. Il est auteur, scénographe et metteur en scène ; en 1989, il crée la compagnie « La Carnicería Teatro » qui a réalisé de nombreuses mises en scène expérimentales, en recherchant un langage personnel, éloigné du théâtre traditionnel. Ses références sont inclassables, elles traversent les siècles sans se soucier de la chronologie : on pense pêle-mêle à Quevedo - poète du Siècle d'or espagnol, Beckett, Céline, Thomas Bernhard mais aussi à Buñuel ou encore à Goya dans sa la période noire. D'ailleurs, il refuse de s'enfermer dans un théâtre « écrit uniquement pour des spécialistes, et qui fonctionne par codes et par dogmes ». Son écriture s'inspire du quotidien, de la rue où il a grandi, « dans cette banlieue populaire de Buenos Aires au milieu de copains destinés à devenir ouvriers ou maçons ». Il rêve d'un théâtre où « n'importe qui puisse pousser la porte » sans hésiter sur le seuil. Son écriture est un prolongement du réel dont il s'inspire fortement ; sa force réside dans la dimension poétique qu'il lui confère. Ses personnages peuvent débiter des horreurs, parler en argot - la langue de Cervantès est en ce sens peut-être plus inventive et plus crue que le français. García évite la caricature facile et se garde de tout naturalisme. Ses personnages se complaisent dans une déliquescence de la pensée, s'arrangent comme ils le peuvent pour exister et font semblant de croire que leur banale existence est des plus originales.

Rodrigo García est l'auteur de nombreuses pièces dont il assure le plus souvent la mise en scène : *Acera Derecha* en 1989, repris en 1996 par Javier Yaguë ; *Matando horas* en 1991, également mis en scène par Suzanna Tores Molina en 1994, Stéphanie Jousson la même année, Juan Pedro Enrile en 1995 et Marina Deza en 1999 ; *Prometeo* en 1992, dirigé en 2002 par François Berreur ; *Notas de cocinas* en 1994, repris par Rodrigo Perez en 1996, Monique Martinez en 1998 et Christophe Pertont en 2001 ; *Carnicero español* en 1995 ; *El dinero* en 1996 ; *Protegedme de lo que deseo*

en 1997 ; *Nuevas Ofensas* en 1998 ; *Macbeth imagenes* en 1999 mis en scène par Adolfo Simon ; *Reloj* en 1994, prix « Ciudad de Valladolid » (dirigé par Angel Facio puis Alfonso Zurro en 1995) ; *Rey Lear* en 1998 (dirigé par Emilio Del Valle en 1997, Oscar Gomez en 1998 et Isabelle Germa Berman en 2001 et repris par Rodrigo García à la Comédie de Valence en mai 2003 ; *Ignorante* et *After Sun* en 2000 (présenté au Théâtre de la Cité Internationale dans le cadre du Festival d'Automne à Paris en 2002) ; *Tu es un fils de pute* en 2001 ; *Fallait rester chez vous, têtes de œud* ; *J'ai acheté une pelle chez Ikea pour creuser ma tombe*. Ses dernières mises en scène sont *L'Histoire de Ronald, le clown de chez McDonald's* en août 2002 et *Jardiniería humana*, une création de 2003. Il crée *Accidens. Tuer pour manger* en 2005 ; *Et balancez mes cendres sur Mickey* en 2006 au TNB. Au festival d'Avignon 2007, il présente *Cruda. Vuelta. Al punto. Chamuscada. (Bleue, saignante, à point, carbonisée.)* et *Approche de l'idée de méfiance*. Suivront *Versus* (2008) ; *Mort et réincarnation en cow-boy* (2009) ; *C'est comme ça et me faites pas chier* (2010) ; *Golgota picnic* (2011). *Daisy* (2013), créée à Bonlieu Scène nationale Annecy, est actuellement en tournée. Rodrigo García a également mis en scène les pièces et poèmes *Vino Tinto* de Thomas Bernhard (1993) ; *Tempestad* d'après W.H. Auden (1993) ; *30 Copas de vino* d'après Baudelaire (1993) ; *Los tres cerditos* de Bruce Nauman (1993) ; *El pare* d'après Heiner Müller (1995, prix de la critique) ; *Hostal conchita* d'après Thomas Bernhard (1995).

Le 1<sup>er</sup> janvier 2014, Rodrigo García est nommé directeur du Centre Dramatique National Languedoc-Roussillon Montpellier. En octobre 2014, il met en espace une lecture de *Humain trop humain* de Friedrich Nietzsche au CDN de Montpellier, qu'il a d'ailleurs baptisé : « Humain trop humain ».